

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

La formation et éducation du patriotisme

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 204-211

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La formation et l'éducation du patriotisme

M. de Montenach veut bien nous communiquer, au complet, le texte du discours par lequel il a ouvert la réunion de l'Académie, à St-Maurice, le 9 juin dernier. Nous sommes heureux de cette bonne fortune, persuadés que nos lecteurs l'apprécieront vivement, car le court résumé auquel nous avons dû nous borner dans *l'Eveil* de juin, n'aura pu satisfaire ni ceux qui ont été sous le charme de cette chaude parole, ni ceux qui n'ont pas eu l'avantage de l'entendre.

(Réd.)

Je reporte sur *l'Association populaire catholique suisse*, tout l'honneur qu'on me fait en m'appelant à présider cette séance solennelle ; c'est au *Volksverein* que l'Académie de St-Maurice a voulu, en reprenant ses travaux, témoigner la vieille sympathie qui l'unissait déjà au Pius-Verein.

Je suis heureux, pour ma part, de saluer la résurrection de l'Académie de St-Maurice, cette belle institution valaisanne qui pourrait devenir une force, stimulatrice de production littéraire, en organisant des concours et des auditions, en aidant les jeunes publicistes, en favorisant la diffusion de leurs œuvres.

Nous ne soutenons pas assez les essais littéraires qui se produisent dans nos rangs ; par contre, dès qu'une œuvre intellectuelle a l'estampille étrangère, elle fait florès parmi nous, fût-elle sans la moindre valeur. C'est surtout pour les malheureux publicistes que se vérifie le proverbe disant que « nul n'est bon prophète dans son pays ». Une ambiance favorable est nécessaire à l'éclosion des livres, et cette ambiance, non seulement nous manque, mais elle est remplacée par une atmosphère d'hostilité et de défiance.

Je ne puis oublier les sarcasmes, les moqueries, les dédains qui accueillirent jadis à Fribourg mes premières pages. Chacun de mes pauvres articles était disséqué, décortiqué, et les amis eux-mêmes ne savaient que me dire, pour toute consolation : tu devrais bien cesser ça !

Combien ne surmontent pas cette période du débinage qui vous atteint, au moment où votre timidité est encore extrême, où votre sensibilité est excitée, où les illusions

sont une armature indispensable. Sans doute, le débinage est de tous les pays, mais ailleurs, il est contrebalancé par l'émulation. Chez nous, l'écrivain est un isolé ; entre la foule et lui il ne s'établit point de communion créatrice. Le pauvre journal local où il ira porter sa copie sera seul à lui faire bon accueil.

Notre presse catholique ne peut pas faire une assez grande place aux œuvres d'imagination, à la poésie, à la critique, aux études littéraires et historiques, son cadre est trop étroit.

Pour changer tout cela, pour assister les débutants, il faut qu'une institution spéciale se donne pour mission d'encourager, de protéger ceux qui veulent écrire, et c'est ce rôle, si fécond, qui me semble dévolu à l'Académie de St-Maurice.

Permettez-moi de vous le dire, c'est un sale métier que celui d'écrivain catholique dans notre Suisse romande, et je comprends que tant de jeunes gens qui avaient en eux le désir de servir par la plume notre idéal social et religieux, se laissent peu à peu diriger vers d'autres carrières plus lucratives et moins décevantes.

Ah ! je ne m'étonne pas que les familles prudentes et avisées détournent leurs enfants d'embrasser la vocation littéraire, une vocation de ratés, d'inutiles, de rêveurs, de « crève-la faim » en un mot... d'artistes !

Mais les familles ont tort, car une civilisation, un pays ont besoin de ces rêveurs, de ces artistes, comme ils ont besoin de héros et de saints.

Il nous faut des intelligences d'élite qui sachent se dégager de l'utilitarisme envahissant, pour se consacrer au service du *verbe* et du *livre*, et, en ne le comprenant pas assez, les catholiques suisses s'exposent à rendre pratiquement vains beaucoup de leurs efforts.

Il est fatal, au point de vue de la formation de notre esprit national, que nous soyons, littérairement parlant, exclusivement tributaires de l'étranger, de l'étranger allemand ou de l'étranger français.

Comme le constatait avec tant de justesse, l'autre jour à

Genève, M. le D^r Bovet, professeur à l'Université de Zurich :

« Il nous est absolument nécessaire de regarder, les uns vers la France, les autres vers l'Allemagne, car c'est de ces deux pays que nous tirons les éléments de notre nourriture intellectuelle. Et cependant, entre ces littératures allemandes ou françaises et nous, s'il y a des affinités, il n'y a pas d'identité. Nous ne saurions vivre sans elles et cependant leur vie n'est pas notre vie. Vous y trouverez des leçons de formes, des idées universelles ; vous n'y trouverez pas notre manière même, dans ces petits détails dont est faite la réalité la plus intime.

Ces littératures nous inspirent, nous fécondent; elles n'émeuvent pas les fibres les plus secrètes de notre cœur. »

J'ajouterai à cette constatation si juste, que, pour nous, catholiques suisses romands en particulier, la littérature française catholique ne correspond pas à nos mœurs, aux problèmes qui se posent chez nous, elle ne met pas en scène les choses qui nous touchent le plus près et c'est une grande lacune pour notre cause, qui aurait besoin d'être défendue par des écrivains nombreux, connaissant nos traditions, reflétant notre mentalité, défendant nos doctrines politiques et sociales, combattant les infiltrations pernicieuses qui nous menacent.

Nous sommes infectés par une littérature étrangère qui charrie avec elle les idées les plus dangereuses, les plus contraires à notre état social, les plus déformantes, et c'est en vain que le public avide de livres, cherche dans les librairies et dans les kiosques de nos villes, les écrits nouveaux conçus dans une forme moderne, mais imprégnés de notre esprit, de nos sentiments, de nos goûts.

Les catholiques de la Suisse française se sont appliqués, ces dernières années, à développer leur action religieuse et économique, ils doivent maintenant compléter ce magnifique mouvement de renaissance, en faisant rayonner dans le pays une saine littérature et en multipliant les vocations littéraires qui l'alimenteront.

L'Académie de St-Maurice devrait se spécialiser, selon moi, dans cette besogne ; ce serait pour elle le meilleur

moyen d'assurer à sa nouvelle période d'activité une popularité grandissante et de nombreux succès.

Par une combinaison qu'il sera facile de trouver, l'Académie pourra s'affilier à l'Association populaire catholique suisse, en devenir la section littéraire romande, sans aliéner son autonomie.

Il ne m'appartient pas de souligner davantage une idée que j'esquisse seulement ce matin ; cette idée, je voudrais qu'elle soit étudiée, car le devoir d'arracher le manteau d'indifférence qui étouffe, dès leurs premiers essais, tous nos jeunes écrivains, est urgent, si nous ne voulons pas être à la merci de productions sans aucun lien avec notre sol, notre histoire, nos besoins.

C'est par la diffusion constante d'une littérature empoisonnée que les ennemis de l'Eglise battent en brèche les croyances et les mœurs : en ne les suivant pas, là où ils portent de plus en plus la lutte, nous commettons la pire des négligences. Car, ne nous y trompons pas, la mauvaise littérature fait plus de mal à nos populations que l'action combinée de toutes les politiques ennemies : c'est elle qui affouille et désagrège peu à peu le terrain, c'est elle qui, dès l'école parfois, prépare la jeunesse à désertier non seulement la maison des ancêtres, mais l'esprit vivifiant et incorruptible qui les animait. Tout ce que nous pourrons faire par nos œuvres et nos associations sera compromis, si nous ne donnons pas à ces institutions la possibilité de faire rayonner de bonnes lectures populaires.

Mais je ne saurais me laisser entraîner davantage à exposer ici des vues qui ne rentrent pas dans le cadre de mon exposé ; pardonnez-moi cette digression, elle avait pour but d'ouvrir à l'Académie de St-Maurice un horizon nouveau et de montrer comment son avenir pourrait encore dépasser son passé, en utilité et en grandeur.

On m'a demandé de vous parler des sources du patriotisme, de sa culture, de son éducation.

C'est là un thème bien vaste, difficile à encadrer dans une causerie rapide, et je n'ai pas la prétention de le

traiter aujourd'hui comme il mériterait de l'être. Je me bornerai donc à broder sur lui quelques variations, évocatrices de pensées que vous pourrez reprendre et creuser plus profondément dans vos conversations familières.

C'est à vous, jeunes étudiants, que M. le Chanoine Bourban a songé en m'imposant ce sujet délicat ; mais en voyant la tâche qui m'incombe, je suis ému jusqu'au fond de moi-même et je voudrais trouver dans mon cœur des accents nouveaux, pour exciter dans vos esprits et dans vos âmes, ces sentiments profondément patriotiques, — non pas certes anémiés chez vous — mais que les générations nouvelles auront à défendre contre la marée envahissante du cosmopolitisme, de l'internationalisme et de l'anarchie !

M. le Chanoine Bourban s'est dit que cette réunion de l'Académie de St-Maurice remplirait pleinement son but, si elle contribuait à vous mettre en garde contre certains fléchissements de notre mentalité nationale.

C'est un triste signe des temps qu'il faille s'occuper du patriotisme pour le raffermir et pour le défendre, tandis que, naguère, nous pouvions nous contenter de le célébrer par nos chants et nos acclamations !

Dieu qui a rempli de tant de merveilles la mer et les cieux, a toujours procédé, dans les choses, par grandes harmonies, et, ayant doué l'homme d'intelligence, il a permis que celui-ci, malgré l'unité de son type primitif, put évoluer, selon les circonstances naturelles et historiques et se grouper avec ses semblables, d'après des affinités particulières; ainsi sont nées les races, les langues, les nations et, par cette diversification de l'humanité, génératrice de concurrence et d'effort, le génie de l'homme a été excité à de grandes œuvres, toutes ses forces mises en mouvement et les plus sublimes sentiments de devoir, de sacrifice, d'abnégation et d'amour se sont, sous l'impulsion de l'idéal national, magnifiquement épanouis.

Et le fait seul que des milliers d'hommes ont fait, et font à cet idéal, dans la joie et dans l'héroïsme, le sacrifice de leur vie, montre assez quelle place l'idée de patrie

tient dans le plan divin ; car, tout le plan divin des destinées de l'homme ici-bas, est basé sur l'holocauste et sur le sacrifice !

Je ne vous ferai pas l'histoire du patriotisme, de ses origines, de son évolution.

Comme l'a dit un grand écrivain français, le sentiment patriotique peut être confus ou précis, fort ou faible, mais il a, toujours existé, aussi loin que nous remontions dans l'histoire.

Il était réservé à notre époque tourmentée et incohérente, d'assister, pour la première fois, à une diminution inquiétante du sentiment patriotique.

L'amoindrissement de l'esprit national a des causes morales et des causes matérielles.

Des causes morales : l'affaiblissement de l'idée religieuse, le relâchement du lien familial, une fausse conception philosophique de la liberté et de la fraternité humaine, le règne desséchant du matérialisme jouisseur, le mépris de l'autorité, l'esprit d'anarchie.

Des causes matérielles : la facilité croissante des communications et des échanges, l'émigration et l'immigration qui en découlent, la désertion des campagnes, la surpopulation brusque des cités, les conditions actuelles du travail, l'abandon des anciennes coutumes, la banalisation générale.

Chacune de ces causes mériterait une longue analyse qu'il m'est impossible de tenter ici.

Je n'ai pas besoin d'insister longuement sur le rôle de la religion comme initiatrice et soutien du sentiment patriotique.

Les anciens ne séparaient pas la première du second et lorsqu'ils se levaient pour repousser l'agresseur, c'était au cri de *Pro Aris et focis*, pour nos autels et pour nos foyers !

Les mots « *Dieu et Patrie* » sont restés la devise de tous les vrais patriotes du monde entier, et ceux qui ont cru que l'on pouvait mépriser la Croix, sans nuire au respect que l'on doit au drapeau, ont commis une colossale erreur.

Le symbolisme religieux est comme le piédestal du symbolisme national, ils se soutiennent l'un l'autre dans l'âme populaire !

Et nous devons être heureux, pour notre part, d'appartenir à un pays qui a plus particulièrement manifesté l'union nécessaire du sentiment religieux et du sentiment patriotique, en prenant la croix, blanche et pure, divine et sainte, pour en faire le centre de son étendard national !

La religion donne à tout ce qu'elle touche un caractère religieux, c'est elle qui communique au patriotisme ce cachet mystique, qui a fait pour les âmes simples, comme une seconde croyance soudée à la première.

C'est pourquoi il est si dangereux d'ébranler la foi de nos populations ; les racines de la religion et du patriotisme sont si bien emmêlées dans les profondeurs du sol qu'il est impossible de couper les unes sans atteindre les autres.

On reproche parfois aux catholiques de manquer de patriotisme, parce qu'ils obéissent au Pape, souverain étranger, parce qu'ils sont prêts, dit-on, à sacrifier à leurs convictions les intérêts de leur pays.

Nous pouvons repousser ces accusations et affirmer hautement que nos sentiments religieux ne peuvent nous mettre en désaccord et en lutte avec le pouvoir national, que lorsque celui-ci méconnaît les bases mêmes du droit naturel, entrave les libertés essentielles qui sont le principe vital de toute société nationalement constituée.

La religion, faite pour l'éternité et pour l'Univers, est semblable à une cuirasse souple, aux mailles serrées, qui, sans se rompre jamais, peut se prêter à tous les mouvements du corps social, à toutes ses transformations, et se moule en quelque sorte sur lui.

C'est ce qu'a si bien dit M. Emile Faguet, dans une page éloquentes, qu'on ne citera jamais assez, à un moment où l'on cherche à produire tant de confusion entre le devoir religieux et le devoir patriotique :

« La religion est cosmopolite et universelle, dit-il, mais l'Eglise est nationale. L'Eglise est toujours nationale,

même quand elle voudrait ne pas l'être. Qu'est-ce à dire ?

C'est-à-dire qu'il se crée dans chaque nation un personnage collectif et continu, un personnage collectif et séculaire, qui prêche la religion universelle d'une manière particulière et d'une manière conforme au pays auquel il appartient.

« La religion, qui pourrait détacher le catholique de son pays, l'y rattache donc. La religion, qui en soi n'est d'aucun pays et qui ne pourrait le détacher de son pays que par le concours et la conspiration de circonstances particulières, le rattache donc à son pays par l'organe que dans ce pays elle s'est créé et qui ne peut être, en vérité et bon gré mal gré, que profondément national ».

(A suivre)